Us et coutumes de la Broye fribourgeoise [suite]

Autor(en): **Bise, Gabriel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **33 (1945)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-817615

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Us et Coutumes de la Broye fribourgeoise

par Gabriel BISE, prof.

(Suite)

II. Les fêtes de l'année.

Le mois de février arrive avec les réjouissances du Carmintran, (carême entrant). Mentionnons cependant, au début du mois, la fête de Sainte-Agathe, que nos compagnes n'auraient garde d'oublier. Dans de nombreux villages (Font en particulier), les paroissiens se rendent en foule à la grand-messe du matin et déposent sur l'autel de la sainte un « bénon » (sorte de petit panier de bois ou de paille) contenant de l'avoine et du pain coupé en petits morceaux. A la fin de la cérémonie, le prêtre bénit ces offrandes qui seront distribuées au bétail.

La Sainte-Agathe passée, le Carême annonce ses jeûnes et ses pénitences. Nos campagnards, dont l'activité se trouve quelque peu en repos durant l'hiver, s'y préparent par trois dimanches de mascarades (Saint-Aubin, Seiry), exécutées souvent par les seuls jeunes gens. Ceux-ci font la tournée générale des greniers et des galetas, à la recherche de défroques d'aïeules ou de grands-pères, et dans le plus grand secret, se transforment momentanément en tailleurs et modistes. A la nuit tombante, ils se rassemblent par petits groupes et commencent leur course folle à travers le village, rendant visite de préférence aux maisons où se trouvent des jeunes

filles à effrayer ou à « fréquenter »[1]. Ces courses masquées, ils les reprennent le lundi soir (Saint-Aubin) ou le Mardi-Gras (Seiry). Le dimanche même du carnaval se passe sans mascarades. Il nous souvient cependant de ces batailles réglées survenues dans l'après-midi du dimanche (Estavayer). Les garçons, le visage barbouillé de suie, de craies multicolores ou recouvert d'une « visagère » découpée dans un carton à souliers, costumés hétéroclitement de sordides nippes, se groupaient par quartiers : Trépont, Batiaz, Rivaz. Une fois concertés, ils se mettaient à la poursuite des concurrents et se battaient copieusement à coups de vessies de porcs gonflées et attachées à un bâton, à coups de matraques composées de bandes de pneus ou de chambres à air. Et ceci durait jusqu'à l'intervention de la police locale ou des parents.

Le Mardi-Gras est réservé à la table garnie de volailles bien grasses ou de viandes de porc à peine fumée (on a fait boucherie vers la fin de l'année). On prolonge les repas comme aux plus grandes fêtes. Les pauvres du village ne sont pas oubliés et trouvent accueil dans les familles aisées. On se souvient encore de la quête faite autrefois par les pauvres gens, allant de porte en porte chercher les restes de carmintran (Autavaux) et de ces groupes d'enfants, armés de sabres de bois, quémandant des sous par le village en chantant devant chaque maison :

Carmintran, carmintran,
Pour les petits et pour les grands ! (Autavaux).

Le soir du Mardi-Gras, les mascarades reprennent de plus belle, allant même de village à village, à pieds ou à cheval, sous forme de pacifiques dragonnades (Font).

Le dimanche qui suit celui de Carnaval, les campagnes protestantes de la Broye vaudoise et principalement Payerne fêtent les Brandons. Les villages catholiques qui leur confinent leur répondent, la nuit venue, par un grand feu, « le tsaférou », allumé sur

---

[1] Autrefois, les mascarades commençaient sitôt après la fête des Rois et duraient jusqu'au soir du Mardi-Gras. Selon une ordonnance du Conseil d'Etat de la Ville et République de Fribourg du 28 décembre 1818, les masqués devaient se faire accompagner de lumières, dès la nuit tombante. Ceci, évidemment, dans l'intention d'éviter un surcroît de scandales.

une hauteur. (A Saint-Aubin, le feu a lieu à la Crausaz ; à Dompierre, sur la colline dominant la Pralie, à l'est du village). Durant la semaine qui précède les Brandons, les jeunes gens équipent un char et s'en vont faire la quête des « fagots ». Une délégation des garçons récemment émancipés de l'Ecole primaire s'adresse spécialement au conseil communal qui leur remet un sapin, lequel devra être planté au milieu du «tsaférou »[1]. Tout le village se rassemble autour du grand feu et l'on y organise des farandoles et des concours de saut au travers des flammes pour les plus courageux. Cette réjouissance, autrefois organisée à Seiry et à Murist, a disparu.

Le Carême, temps du renoncement, offre peu de matière aux coutumes. Nous nous contenterons d'en citer ces quelques proverbes représentants de l'esprit populaire :

L'eau gâte moult le vin,
Une charette le chemin,
Le carême le corps humain.

Carême ou jeûne n'ennuient pas
Qui fait grand-chère à tous repas.

Se faire en ce temps charcutier,
On n'y profite d'un denier.

Les coutumes du temps pascal sont, pour la plupart, en rapport avec la liturgie. Le dimanche des Rameaux chacun se rend à la grand-messe avec une branche de buis ou de sapin à bénir. A Dompierre, les enfants apportent de véritables gerbes de sapin blanc ornées de fruits (pommes ou oranges) enfilées dans une branche de coudrier placée au centre de la gerbe. A Estavayer a lieu, le vendredi saint, le chant du « Stabat ». Peu avant une heure de l'après-midi, un groupe de paroissiens se rassemble autour du clergé, devant la chapelle du cimetière. Après le chant du « Stabat mater » et le psaume « De profundis », le prêtre termine la prière par l'O-

---

[1] Cette coutume se perd, car le conseil a remarqué que bien souvent, les jeunes revendaient la magnifique plante pour s'en aller ensuite en boire la recette.

raison pour les défunts. Une dernière pensée à ses défunts et chacun s'en retourne chez soi dans le froid silence que ne troublent même pas les cloches de Saint-Laurent. Eh oui ! Elles sont à Rome depuis la veille en compagnie du gros Laurent (le bourdon de l'église). Seul, pour annoncer les cérémonies religieuses et indiquer l'heure de midi, l'antique « carcasset » (crécelle) hoquette sur les vieux toits. Il lance en rafales, à qui peut l'entendre, les chocs métalliques de ses cinq marteaux, frappant l'un après l'autre une plaque de tôle fixée sur une caisse.

Mais voici le samedi saint. Après la messe qui a vu revenir les cloches, les enfants se pressent au pied du clocher dans l'attente des caramels apportés tout frais de la Ville éternelle. Et les voilà qui pleuvent dans leurs papiers multicolores, sur les visages épanouis, sur les dos baissés déjà pour la cueillette. Le soir de ce même jour, vers les onze heures et demie, des jeunes gens se rassemblent sous les platanes de la place de l'église. Ils sont une vingtaine, accompagnés de quelques membres de la fanfare et de deux porteurs de lyres enflammées. Sous la direction d'un chef de fortune, le cortège se forme. Il s'ébranle au premier des douze coups de minuit, entonnant à l'unisson le chant du « Surrexit Christus hodie, Alleluia ! », qu'il fera alterner dans la suite avec l'hymne « O filii, o filiae ». Après avoir traversé le quartier de la Batiaz et être redescendu par la rue de Chavannes, il s'arrête devant la chapelle du couvent des Sœurs de Saint-Dominique. Les participants, groupés en demi-cercle, chantent le « Regina cœli » et le chef récite l'oraison de circonstance. Puis, c'est le tour du pensionnat du Sacré-Cœur suivi de la visite au cimetière, moment inoubliable au milieu de ces monuments pleins d'ombre sous lesquels on croit entendre les morts s'associer en sourdine aux cris de détresse du « De profundis ». Le cortège gagne ensuite par la rue d'Outrepont et la Route Neuve, la place située devant l'Hospice de district et y chante à nouveau le « Regina cœli ». Après l'oraison, il remonte par les « Egralets » pour s'arrêter devant l'hôtel du Cerf où une collation réconfortera les participants. Les frais occasionnés par cette dernière sont couverts par le « Fond du Surrexit »[1].

---

[1] On trouve dans le « Manuscrit de Courfaivre » un chant de dix-neuf

Le lendemain matin, le carillon annonce à tous les chrétiens que le Christ est ressuscité. C'est Pâques, c'est-à-dire grande liesse pour tous et surtout pour les petits, car le lapin a caché des œufs dans le jardin. Et quels œufs ! On se les montre avec fierté, on organise des échanges. Oh celui-là ! quelle merveille ! La maman l'a cuit la veille dans de l'eau légèrement vinaigrée après l'avoir entouré de persil et de pelures d'oignons, le tout ficelé dans un paquet de chiffons. Elle n'a pas oublié non plus de le passer à la « couënne » de lard pour lui donner son brillant. Il en vaut bien deux bleux ou roses ! Après les vêpres solennelles, des groupes se forment pour « piquer les œufs »[1]. Après avoir pris en mains un œuf, de manière à n'en laisser paraître que la pointe, on propose à son voisin, qui a fait de même, de frapper de son œuf, pointe contre pointe. Celui des deux œufs qui éclate sous le choc devient la conquête de celui qui possède l'autre. Le malheur est que parfois il se trouve sur le nombre des « nôs » teints (œufs artificiels de gypse ! »). A Dompierre et à Seiry, on organise aussi des lancers d'œufs à travers les prés et même par-dessus les arbres des vergers. Le vainqueur est celui qui aura lancé son œuf à la plus grande hauteur, s'en en avoir provoqué l'éclatement.

Le mois d'avril a passé et nous voici avec les « maïentzes », allant de village à village, chanter le premier mai. Fillettes garnies de rubans et garçons bardés de grelottières tintinnabulentes se réunissent en bandes joyeuses et vont chanter le retour de la belle saison. Ils ont appris à l'école les refrains populaires suscités par la douce poésie du renouveau et les débitent par le village. Puis, le parcours

---

couplets qui se chantait le jour de Pâques sur l'air de « O filii, o filiae ». En voici le premier couplet :

O mondains, quittez vos amours
Et d'un seul Dieu cherchez l'amour.
La Magdeleine nous apprend
A aimer Dieu d'un cœur ardent. »

(*Schweizer Volkskunde*, 1925, p. 6.)

[1] Autrefois, on se réunissait toujours aux mêmes endroits pour piquer les œufs. Ainsi, à la Croix Rutty pour ceux de Saint-Aubin ; à Lully, pour ceux d'Estavayer qui venaient s'y faire bénir les yeux, le lundi de Pâques.

de ce dernier étant terminé, ils rendent visite aux localités avoisinantes: ceux de Font, Châbles, Cheyres, Lully, Sévaz viennent à Estavayer. Le soir, la voix et les petits pieds fatigués, ils rentrent à la maison, heureux d'apporter une belle récolte d'œufs, de friandises et de petits sous.

Oeufs de Pâques, œufs des «maïentzes», voici enfin le jeu des œufs. Alors que les enfants font la cueillette de ces derniers en chantant le premier mai, les jeunes gens, chacun avec sa chacune, la continuent tout au long de la semaine. Conduits par un porteur de hotte masqué, ils terminent chaque soir leur tournée à l'auberge où sont déposés les œufs, après avoir été soigneusement comptés. Dans les grands villages, les familles seules où habitent des filles à marier donnent leur part, mais dans les petits, chaque famille s'honore d'en donner sa douzaine. La récolte terminée, on tire au sort les filles (à Dompierre, le samedi soir; à Font le dimanche, avant les vêpres). Tout le village se retrouve sur la place principale, après les vêpres, et le jeu commence. Deux coureurs, choisis parmi les plus robustes, entrent en compétition, portant tous deux un ruban rouge et blanc en sautoir. Pendant que le ramasseur, faisant une navette continuelle entre le récipient et les fragiles projectiles, lance dans la corbeille et l'un après l'autre les œufs disposés en ligne sur la route, le coureur, accompagné d'un cavalier a à accomplir une longue course. Le coureur de Font, par exemple, reçoit pour mission de se rendre à Estavayer, d'y boire un verre dans un restaurant et de s'en retourner au village dans un temps inférieur à celui mis par le ramasseur pour placer tous ses œufs dans la corbeille, sans les casser, cela va de soi ! Pour sortir vainqueur du jeu, le coureur doit frapper trois coups sur l'épaule du ramasseur avant que ce dernier ait terminé son travail. La grande course n'a lieu que tous les deux ans. On la remplace, l'année intermédiaire, par une deuxième rangée d'œufs, parallèle à la première (Dompierre, Font, Murist, Saint-Aubin). Après la proclamation du vainqueur, la jeunesse se rend à l'auberge pour la traditionnelle «fricassée» suivie d'une joyeuse soirée où la danse ne manque jamais [1].

---

[1] Le jeux des œufs n'a pas lieu à Estavayer. Mais ce même premier dimanche de mai voit s'y dérouler une bataille, pacifique du reste, entre les

Nous ne saurions terminer la revue des coutumes du mois de mai sans rappeler les Rogations qui déroulent leurs rubans de prières à travers les campagnes nouvellement fleuries. Au passage de la procession, le prêtre bénit les croix et les fontaines décorées de fleurs (Murist); il y bénit aussi le sel déposé dans des assiettes fleuries, sel qu'on distribue ensuite au bétail (Font). *(A suivre.)*

---

fillettes et les garçons. Les premières tressent des couronnes de « bouérons » (populage des marais) bien éclos qu'elles suspendent aux fenêtres les plus hautes des maisons. A la sortie des vêpres, elles assaillent les garçons, les bombardent de ces fleurs jaunes et leur crient à tue-tête « bovérons, bovérons » c'est-à-dire: petits gardeurs de troupeaux ! Les garçons leur répondent au cri de « pouta la balla ! » c'est-à-dire, « que tu es laide, la belle ! », les poursuivant à leur tour de branches de merisier (pouta) fleuries et s'efforçant de détruire toutes ces couronnes de « bovérons » qui sont un défi jeté à leur hardiesse.